

## DUM č. 18 v sadě

### 4. Fj-2 Technika popisu

Autor: Thierry Saint-Arnoult

Datum: 22.04.2013

Ročník: 3AF

Anotace DUMu: Četba krátkého literárního textu.\nSeznámení s pojmem “fokalizace”.

Materiály jsou určeny pro bezplatné používání pro potřeby výuky a vzdělávání na všech typech škol a školských zařízení. Jakékoliv další využití podléhá autorskému zákonu.



INVESTICE DO ROZVOJE VZDĚLÁVÁNÍ

**DUM č. 4 v sadě**  
**4. Fj-2 Technika popisu**

**Autor:** Thierry Saint Arnoult

**Datum vytvoření:** březen 2013

**Předmět:** Základy studia literatury ve francouzštině

**Jazyk:** Francouzský

**Ročník:** třetí ročník bilingvní francouzsko-česká sekce (3AF)

**Anotace DUMu:**

Četba krátkého literárního textu.

Seznámení s pojmem “fokalizace”.

**Druh učebního materiálu:** Úryvek literárního textu

Metodický materiál pro učitele

**Zdroje textu:**

Jules Supervielle, *Le Voleur d'enfants*, Gallimard, 1926, in: Bruno Hongre, *L'intelligence de l'explication de texte*, Ellipses, 2005, str. 97-103.

## Jules Supervielle : « Le Voleur d'enfants »

*Le Voleur d'enfants* (1926)

### Ojectifs de la séance :

Lecture et compréhension d'un texte court (extrait de roman).

Découverte de la notion de focalisation.

### Déroulement de la séance :

Lecture de l'extrait et explication du lexique inconnu.

Puis on demande de souligner **les passages du texte qui correspondent au regard de l'enfant**.

Il s'agit d'une activité de découverte de la notion de focalisation. Il faut qu'ils comprennent que le regard, même dans le cadre d'une narration classique (focalisation zéro) peut changer et passer du narrateur au personnage. Ou, plus exactement, que le narrateur adopte le point de vue, la position d'un personnage dans certains passages.

Correction collective en insistant sur quelques points :

**1.** La correction permet de mettre en relief **les verbes de perception ou les verbes de pensée**. Ceux-ci **servent à guider la lecture et à indiquer un changement de focalisation**. Les verbes de perception peuvent être situés avant ou bien après (voir l. 11-13).

**2.** Le regard de l'enfant est également identifiable au niveau de **l'angle de vue** adopté :

\* « des jambes d'hommes et des jupes très affairées » (l. 4-5)

\* « des centaines de roues qui tournent ou s'arrêtent aux pieds d'un agent » (l. 5)

\* « Une jupe violette, un pantalon à raies, une soutane, des jambes crottées de terrassier, et par terre une boue déchirée par des milliers de pieds. C'est tout ce qu'il voit. » (l. 11-13)

La perception de l'enfant est limitée spatialement : il ne voit que ce qui se passe à sa hauteur.

**3. L'effet sur la lecture :** Supervielle nous plonge dans le regard de l'enfant perdu dans la foule. Le lecteur est amené, par la focalisation interne et la limitation de l'angle de vue, à s'identifier à l'enfant lors de son enlèvement par un inconnu. Sentiments d'étrangeté, de perte de repères et de peur. **La focalisation n'est pas qu'une technique : elle fait sens.**

**4.** Enfin, au fil de l'extrait, **la focalisation interne occupe une place de plus en plus grande**. La fin de l'extrait n'est pratiquement plus qu'une focalisation interne (pensées et perceptions de l'enfant). Interprétation : au début, l'enfant est encore guidé (la main de la bonne n'est pas encore très loin) par le narrateur puis il est abandonné à lui-même, à ses sensations, à sa nostalgie d'un monde rassurant, désormais perdu. La focalisation interne signale l'abandon de l'enfant.

On voit de nouveau qu'il ne suffit pas de repérer des techniques mais qu'il faut leur attribuer un sens. C'est donc aussi une question de proportion (ou disproportion) : elle oriente l'interprétation de la focalisation (ici : focalisation interne > focalisation zéro).

### quelques éléments de lexique :

lugubre : ponorý

déchiqueté : roztrhaný

frôler : zlehka se dotknout

âpre : drsný

remous : vír

terrassier : kopáč

ronce : ostružiní

humiliant : pokořující

rebrousser chemin : vrátit se

rugueux : hrubý na omak

aspérité : nerovnost

## Jules Supervielle : *Le Voleur d'enfants*

Antoine a sept ans, peut-être huit. Il sort d'un grand magasin, entièrement habillé de neuf, comme pour affronter une vie nouvelle. Mais pour l'instant, il est encore un enfant qui donne la main à sa bonne, boulevard Haussmann.

Il n'est pas grand et ne voit devant lui que des jambes d'hommes et des jupes très affairées. Sur la chaussée, des centaines de roues qui tournent ou s'arrêtent aux pieds d'un agent âpre comme un rocher.

Avant de traverser la rue du Havre, l'enfant remarque, à un kiosque de journaux, un énorme pied de footballeur qui lance un ballon dans des « buts » inconnus. Pendant qu'il regarde fixement l'image de l'illustré, Antoine a l'impression qu'on le sépare violemment de sa bonne. Cette grosse main à bague noire et noir qui lui frôla l'oreille ?

L'enfant est entraîné dans un remous de passants. Une jupe violette, un pantalon à raies, une soutane, des jambes crottées de terrassier, et par terre une boue déchirée par des milliers de pieds. C'est tout ce qu'il voit. Amputé de sa bonne, il se sent rougir. Colère d'avoir à reconnaître son impuissance dans la foule, fierté refoulée d'habitude et qui lui saute au visage ? Il lève la tête. Des visages indifférents ou tragiques. De rares paroles entendues n'ayant aucun rapport avec celle des passants qui suivent : voilà d'où vient la nostalgie de la rue. Au milieu du bruit, l'enfant croit entendre le lugubre appel de sa bonne : « *Antoine !* » La voix lui arrive déchiquetée comme par d'invisibles ronces. Elle semble venir de derrière lui. Il rebrousse chemin mais ne répond pas. Et toujours ce bruit confus de la rue, ce bruit qui cherche en vain son unité parmi des milliers d'aspirations différentes. Antoine trouve humiliant d'avoir perdu sa bonne et ne veut pas que les passants s'en aperçoivent. Il saura bien la retrouver tout seul. Il marche maintenant du côté de la rue de Provence, gardant dans sa paume le souvenir de la pression d'une main chère et rugueuse dont les aspérités semblaient faites pour mieux tenir les doigts légers d'un enfant.

Jules Supervielle (1884-1960), *Le Voleur d'enfants*, 1926.

## Jules Supervielle : *Le Voleur d'enfants*

Antoine a sept ans, peut-être huit. Il sort d'un grand magasin, entièrement habillé de neuf, comme pour affronter une vie nouvelle. Mais pour l'instant, il est encore un enfant qui donne la main à sa bonne, boulevard Haussmann.

Il n'est pas grand et ne voit devant lui que des jambes d'hommes et des jupes très affairées. Sur la chaussée, des centaines de roues qui tournent ou s'arrêtent aux pieds d'un agent âpre comme un rocher.

Avant de traverser la rue du Havre, l'enfant remarque, à un kiosque de journaux, un énorme pied de footballeur qui lance un ballon dans des « buts » inconnus. Pendant qu'il regarde fixement l'image de l'illustré, Antoine a l'impression qu'on le sépare violemment de sa bonne. Cette grosse main à bague noire et noir qui lui frôla l'oreille ?

L'enfant est entraîné dans un remous de passants. Une jupe violette, un pantalon à raies, une soutane, des jambes crottées de terrassier, et par terre une boue déchirée par des milliers de pieds. C'est tout ce qu'il voit. Amputé de sa bonne, il se sent rougir. Colère d'avoir à reconnaître son impuissance dans la foule, fierté refoulée d'habitude et qui lui saute au visage ? Il lève la tête. Des visages indifférents ou tragiques. De rares paroles entendues n'ayant aucun rapport avec celle des passants qui suivent : voilà d'où vient la nostalgie de la rue. Au milieu du bruit, l'enfant croit entendre le lugubre appel de sa bonne : « *Antoine !* » La voix lui arrive déchiquetée comme par d'invisibles ronces. Elle semble venir de derrière lui. Il rebrousse chemin mais ne répond pas. Et toujours ce bruit confus de la rue, ce bruit qui cherche en vain son unité parmi des milliers d'aspirations différentes. Antoine trouve humiliant d'avoir perdu sa bonne et ne veut pas que les passants s'en aperçoivent. Il saura bien la retrouver tout seul. Il marche maintenant du côté de la rue de Provence, gardant dans sa paume le souvenir de la pression d'une main chère et rugueuse dont les aspérités semblaient faites pour mieux tenir les doigts légers d'un enfant.

Jules Supervielle (1884-1960), *Le Voleur d'enfants*, 1926.